

Le gueules et la pourpre romaine : étude d'héraldique

Autor(en): **Ladé**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue suisse de numismatique = Schweizerische numismatische Rundschau**

Band (Jahr): **1 (1891)**

PDF erstellt am: **24.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-171547>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE

GUEULES ET LA POURPRE ROMAINE

ETUDE D'HÉRALDIQUE

Je dis à dessein : la gueule et non le pourpre ; le pourpre est un des émaux du blason, un métal ; la gueule est une couleur dans le sens ordinaire de ce mot ; c'est aussi une étoffe teinte de cette couleur-là ; enfin ç'a été aussi pendant plusieurs siècles, qui embrassent la fin du moyen âge et le commencement des temps modernes, sous le nom de gueule tout court, ou de gueule romaine¹, une couleur dans le sens héraldique de ce mot : seulement ce n'était pas le violet, ou quelque chose de violacé, comme le pourpre actuel, mais le rouge, ce que l'on appelle en termes techniques le gueule.

Comme couleur héraldique, la gueule était représentée, en dessin et en gravure, par exemple sur les sceaux et les monnaies, par des traits conventionnels, un système de lignes entre-croisées obliquement dont les claires-voies renfermaient des points ou besants : toutefois ce dessin de convention n'avait pas été imaginé de toutes pièces par quelque esprit inventif : ç'avait été à l'origine la représentation au naturel, comme on dit en héraldique, de la gueule,

¹ On trouve aussi gueule romain, au masculin ; il y a quelques siècles on n'était pas aussi pointilleux qu'aujourd'hui.

éttoffe, telle qu'elle était portée par les empereurs de Constantinople.

Voilà ma thèse fondamentale. Je vais l'expliquer brièvement et l'illustrer de quelques exemples qui me seront fournis par les monnaies seulement, n'étant pas assez versé dans la connaissance des sceaux pour en parler avec compétence ; quant à une démonstration complète, je dois la réserver pour plus tard après plus amples études et me borner à poser un jalon ; c'est ainsi que j'ai procédé déjà il y a quelque temps pour une question difficile de numismatique¹ où j'appelais la contradiction ; seulement j'espère que, plus heureux cette fois-ci que je ne l'ai été alors, je verrai discuter mes propositions ; je sollicite l'indulgence, cela va sans dire, car c'est mon premier pas fait en public dans le champ de l'héraldique, mais je n'en demande pas moins à être critiqué, d'une manière objective, s'entend, contredit et réfuté s'il y a lieu.

* * *

Tout homme cultivé, même s'il ne s'est pas occupé spécialement d'héraldique ou de numismatique, sait qu'on a l'habitude de représenter par des hachures, c'est-à-dire par des points et des traits disposés d'une manière spéciale, les métaux couleurs et fourrures du blason : je n'ai pas besoin de refaire ici cette théorie.

On sait aussi que l'auteur de cette invention n'est pas connu ; Vulson de la Colombière, qui écrivait en 1644, s'en est attribué l'honneur ; mais son grand ouvrage, la Science héroïque, est postérieur à celui du Père Pietra-Santa, soit Petra sancta, paru en 1638, qui le premier signale cette innovation ingénieuse. En tout cas, d'après le P. Ménestrier, elle ne remonte pas plus haut que le commencement du XVII^me siècle.

Or, si l'on étudie les monnaies frappées dans l'Europe cen-

¹ Les deniers mauriciens, in *Bulletin de la Société suisse de numismatique*, IX^me année, n° 6, page 238.

trale et occidentale antérieurement à cette époque, depuis le XIII^{me} siècle jusqu'à la fin du XVI^{me}, et qu'on examine les armoiries qu'on voit sur beaucoup d'entre elles, on voit que souvent les partitions se distinguent les unes des autres, ou que le champ est différencié de l'assiette, c'est-à-dire des pièces honorables qui le chargent, par des dessins très variés : lignes droites ou courbes, parallèles entre elles ou s'entre-croisant de différentes manières, points, arabesques, fleurs, etc. On se tromperait beaucoup en pensant que tout cela constituait un système, que tel dessin représentait toujours et partout une certaine couleur ou un certain métal, et qu'à la vue d'un écu ainsi agrémenté on pourrait en reconnaître les émaux comme de nos jours quand on a sous les yeux une armoirie blasonnée correctement. D'autre part, on se tromperait aussi en croyant que tout cela n'était qu'un chaos. La vérité est entre deux.

En y regardant de près, on voit que le plus souvent le graveur quadrillait, ou couvrait d'un pointillé ou de lignes horizontales, obliques ou verticales, telle partie d'un champ ou telle figure sans autre règle que sa fantaisie ou celle de son prédécesseur ; souvent aussi il s'établissait une tradition ou une routine, et un modèle une fois adopté se conservait dans un atelier pendant une longue série d'années ; quelquefois aussi il y avait des modes¹ et on prenait dans une certaine contrée et à une certaine époque l'habitude de représenter généralement de la même manière un certain émail : c'est ainsi que dans une partie de l'Allemagne, au XVI^{me} siècle, je trouve souvent l'argent figuré par une ligne droite courant parallèlement aux bords de l'écu ou d'une partition, à une certaine distance, à la façon d'une orle. Mais tout cela n'avait rien de constant.

En revanche, je trouve que trois émaux sont représentés avec une fixité relative sur les monnaies du moyen âge : ce sont les deux fourrures, le vair et l'hermine, et la couleur qui fait l'objet de notre étude : c'étaient les seuls, en effet, qui

¹ Il y aurait là une étude intéressante à faire.

pussent être représentés tels qu'on les voyait, c'est-à-dire au naturel, sans le secours de la peinture, seulement par l'indication de leur relief.

Pour bien comprendre cela, il faut se reporter à l'origine des armoiries et se rendre compte de ce qu'étaient les écus d'armes à ces époques reculées : de nos jours les écus, soit écussons, ne sont pas des objets matériels existant réellement, mais un produit de l'imagination et de la convention, des espèces de cadres plus ou moins artistiques destinés à renfermer les figures symboliques qui représentent soit les origines, les alliances et les hauts faits d'un individu ou d'une famille, soit les possessions et les prétentions territoriales d'un état souverain. Lors de l'établissement des armoiries il en était autrement : les écus étaient des objets mobiliers, des armes défensives dont on se servait à la guerre et dans les tournois, etc. Or, de même qu'aujourd'hui, quand on veut représenter une carabine, un tambour, un canon, ou tout autre engin de ce genre, on le dessine, peint ou grave tel qu'il existe en réalité, de même au moyen âge on représentait les écus d'armes tels qu'on les voyait, y compris les courroies dont ils étaient munis ; on n'avait pas besoin de se demander alors, comme nous le faisons maintenant quand il s'agit de composer une médaille ou un sceau de société, si l'écu aurait la forme espagnole, antique, ou autre ; on n'avait qu'à le dessiner, peindre ou graver tel qu'il existait en fait. De même l'armoirie complète était la représentation d'un trophée ou monceau d'objets (écu, casque, lambrequins, etc.), tel qu'il était réellement déposé ou pendu quelque part, dans une salle, à un pilier ou à un arbre.

Or, les écus, soit boucliers, n'étaient pas seulement faits de fer, de bois et de cuir qui leur donnaient la solidité ; ils étaient couverts, dans un but décoratif, d'étoffes de diverses couleurs, d'applications de métal précieux et de fourrures formant le champ et les figures dont il était chargé. Comment représenter ces différents émaux ?

Par la peinture, rien de plus simple. Mais quand on en

était réduit au trait, au relief, on ne voit pas trop comment il était possible de distinguer un métal d'une couleur et, à plus forte raison, l'or de l'argent, une étoffe noire d'une verte ou d'une bleue. Et, en fait, on n'y parvenait que pour les fourrures et pour la pourpre.

Pour les fourrures, ce n'est pas bien difficile à comprendre : le vair avec ses petites pièces rapportées, alternativement blanches et d'un gris bleu, en forme de verres et de cloches, l'hermine surtout, avec ses mouchetures noires se détachant sur un fond blanc, peuvent très bien se rendre sans le secours du pinceau. Pour la pourpre, on n'aperçoit pas à première vue comment cela peut se faire, et c'est sur ce point que je crois avoir découvert quelque chose d'intéressant.

Il y a quelques années, au moment où mon attention se porta pour la première fois sur certaines monnaies du moyen âge où un chef de gueules est représenté par des lignes droites entre-croisées en forme de frettes, avec des points dans les intervalles, je remarquai deux autres faits qui me frappèrent : 1° que l'on trouve le même dessin sur les monnaies byzantines à la robe des empereurs et, 2° que le mot de gueules avait eu pour synonyme celui de pourpre romaine. Je me demandai si tout cela n'était pas en corrélation. Voici, je crois, ce que l'on en peut dire.

Quant à la signification du mot pourpre, il est certain que l'on entend par là deux choses très différentes : actuellement, dans les traités du blason, c'est un émail indiqué par des lignes obliques tracées dans la direction de la barre, c'est-à-dire de l'angle senestre du chef à l'angle dextre de la pointe, et qui est l'équivalent du violet. Mais les ouvrages modernes ont soin d'ajouter que ce n'est pas une couleur comme les autres : d'abord elle ne remonte pas à l'origine de l'art héraldique et n'a été définitivement adoptée qu'au XVII^me siècle après une longue opposition de ceux qui tenaient aux traditions ; ensuite elle a ceci de particulier que c'est un émail « mitoyen et neutre » comme dit Vulson de la Colom-

bière¹, qui peut être mis indifféremment sur une couleur ou sur un métal, contrairement à la règle générale. Voilà ce qu'on lit dans les livres et ce que j'ai cru longtemps moi-même de confiance, parce que c'est imprimé. Pourtant rien n'est plus faux et cette erreur provient de ce que la plupart des écrivains, dans cette science-là comme ailleurs, ont la fâcheuse habitude de se copier les uns les autres sans remonter aux sources. Or, si l'on passe en revue les armoiries effectives dans lesquelles entre le pourpre (en somme il y en a très peu) on trouve partout et toujours que le champ étant de pourpre, l'assiette est de couleur, ou l'inverse. Dans l'immense ouvrage de Vulson, où sont décrites des centaines et des centaines d'armoiries, je n'en trouve pas une seule où un champ de métal, soit chargé d'une figure de pourpre et seulement une où l'inverse ait lieu ; encore cela se réduit à ceci qu'un sieur B. Jacqueron de la Mothe, président de la Chambre des comptes de Dijon, portait d'azur à la fasce de pourpre chargée d'un croissant d'argent. Pour moi c'est tout bonnement une armoirie entachée de fausseté ; un fait isolé ne prouve rien ; si même il existait d'autres exemples de la même irrégularité, il n'y aurait pas lieu d'en tirer une conclusion générale en désaccord avec toutes les règles de l'art. N'est-il pas plus simple de reconnaître que la pourpre fait toujours fonction de métal, soit comme champ, soit comme assiette, et cela avec une constance au moins aussi grande que ce n'est le cas des autres émaux ? pour chacun d'eux on peut trouver des exemples (plus nombreux qu'on ne croit) d'armes à enquerre ou entachées de fausseté.

Que le pourpre fasse fonction de métal, c'est une chose d'autant plus naturelle que c'en était un en réalité. Les auteurs d'il y a deux ou trois siècles qui s'opposaient à l'adoption du pourpre comme nouvelle couleur avaient remarqué que ce que l'on appelait ainsi n'était pas autre chose que de l'argent bruni, comme on disait alors, par l'effet

¹ La science héroïque (sic ! preuve à l'appui de ce que je disais plus haut du peu de cas qu'on faisait, à une certaine époque, de la correction du langage) Paris, 1644, page 41.

du temps, c'est-à-dire comme on dirait aujourd'hui, oxydé et sulfuré et présentant une teinte violette. C'est un fait qu'on peut constater encore de nos jours sur d'anciennes peintures.

Tout autre chose était la pourpre au moyen âge : c'était une espèce de rouge, la plus belle de toutes, la plus précieuse, celle qui était tirée du coquillage du même nom, appelé aussi murex. Ce sens du mot pourpre ne s'est pas perdu tout d'un coup ni complètement et l'on trouve encore à une époque relativement récente ce terme employé pour désigner des choses notoirement rouges, c'est-à-dire de gueules, comme le lion de Léon (Espagne), le champ de l'écu de Savoie¹, etc.

Examinons maintenant la question de la robe à carreaux des empereurs d'Orient.

A mesure qu'on s'éloigne de la division de l'empire romain en deux moitiés indépendantes, qui eut lieu sous les fils du grand Théodose, on voit la monnaie de la partie orientale, qui avait pour chef-lieu Constantinople, perdre peu à peu le caractère romain qu'elle avait encore sous Arcadius et sous ses successeurs immédiats et prendre un cachet oriental ; avant même que le latin, conservé comme langue officielle pour les légendes, soit remplacé par le grec, les types sont changés : les souverains, à tête généralement trop grosse, sont représentés de face, coiffés d'un diadème de plus en plus compliqué qui ressemble tantôt à une couronne fermée, tantôt à une espèce de béret, et, pour me servir des propres expressions de Sabatier² « vêtus d'une longue tunique à plis
« unis ou d'une robe à carreaux ornée de perles, que je
« trouve pour la première fois sur les monnaies de Justinien
« II Rhinotmète. » Quant aux perles, nous verrons tout à l'heure que plus tard elles furent remplacées en partie par autre chose, mais, si l'on s'en tient à ce premier modèle, c'est

¹ Humbert Du Four (cité par Blavignac, *Armorial genevois*) dit encore : « la croix blanche est en champ de pourpre romain » dans son épître dédicatoire du Levain du calvinisme, Chambéry, 1611.

² Description générale des monnaies byzantines. Paris et Londres, 1862.

en effet sous ce règne (681-695 et 705-712), qu'on voit pour la première fois une robe couverte entièrement de carreaux perlés, ou, pour parler plus exactement, de carreaux formés de perles disposées en lignes obliques entre-croisées dont chacun renfermait encore une perle. Voir Sabatier, tome II, planche XXXVII, fig 2.

Mais déjà avant cette époque, on voit ce genre d'ornement au costume impérial : les carreaux perlés commencent sous Tibère Constantin (578-582) et se continuent sous Maurice Tibère (582-602) sous forme de rubans passés autour du cou et croisés sur la poitrine¹.

Remontant encore plus haut, nous trouvons à la robe de Justinien I (527-566) un système de carreaux, mais sans perles, formant une large bande qui couvre tout le devant de la poitrine².

Mieux que cela : on trouve déjà une disposition semblable dès la seconde moitié du troisième siècle de notre ère dans le vêtement des empereurs romains Tétricus père, Valérien père et Trébonien Galle. Je n'ai pas pu résister à la tentation de faire représenter (figure 1 de notre planche X) l'avvers d'un médaillon de ce dernier souverain (251-254) parce que c'est à ma connaissance la première pièce où l'on trouve quelque chose de semblable à ce qui se voit plus tard pendant des siècles sur la monnaie de ses successeurs bien éloignés, les empereurs de Constantinople. Trébonien Galle est vêtu d'habits richement ornés de broderies ou d'applications de métal : sur la poitrine est une couronne ; le col ou revers du paludamentum montre le dessin que nous étudions en ce moment et, par sa forme, exclut la possibilité qu'il s'agisse d'une cuirasse : on voit bien que c'est de l'étoffe.

Voici comment je me représente la chose. Les empereurs, ne se contentant plus de la pourpre toute simple comme elle était à l'origine, la portaient très ornée et, quand ils n'étaient

¹ Voir, pour Tibère Constantin, Sabatier, Pl. XXIII, fig. 13, et pour Maurice Tibère Pl. XXIV, fig. 49 et Pl. XXV, fig. 10.

² Sabatier, Pl. XIV, fig. 6.

pas en cuirasse, ils se faisaient représenter avec leur costume d'apparat, pallium ou paludamentum, chargé de broderies ou de plaques d'or, peut-être aussi de pierreries ; nous trouvons les dessins les plus différents, perles ou besants (pour employer un terme moderne qui rend bien ce que nous voyons) fleurs, palmes, cœurs, rayons, etc., mais seulement sur les médaillons qui seuls, par leurs dimensions, se prêtaient à la reproduction de ces détails. Ceux qui voudraient étudier à fond ces questions de costume peuvent le faire, entre autres, dans le grand ouvrage de Cohen, surtout au tome V¹.

Par la suite des temps, pour une raison ou pour une autre, parmi les nombreux dessins qui avaient été usités, un devint à la mode, d'abord concurremment avec d'autres, ensuite seul ou presque seul, et c'est ainsi que les carreaux quoique n'ayant été qu'un accessoire à l'origine devinrent un complément obligé de la pourpre impériale.

Les carreaux perlés, tels que nous venons de les voir sur les monnaies de Justinien Rhinotmète, sont conservés tels quels par ses trois premiers successeurs, Filépicus, Anastase II et Théodose III et deviennent d'un emploi de plus en plus fréquent, après quoi, sous Léon III l'Isaurien (717-741) on voit paraître un dessin un peu différent : les perles ou globules disposés en lignes droites pour former des carreaux, sont remplacés par des lignes doubles, formant des espèces de bandes ou de lattes étroites, quelque chose comme ce qu'on appelle en blason moderne des frettes. Je suppose que les carreaux perlés représentaient en effet des perles ou des pierres précieuses et les carreaux frettés des galons d'or ou des plaques longues et étroites de ce métal. Quoi qu'il en soit, pendant une longue suite de règnes qui occupent plus de trois siècles depuis Léon III jusqu'à Michel IV (1034-1041), on trouve concurremment les deux espèces de carreaux,

¹ Description historique des monnaies frappées sous l'empire romain communément appelées médailles impériales par feu Henri Cohen, continuée par Feuarent. Deuxième édition. Paris, 1880-1886.

mais toujours avec des perles ou globules dans les intervalles. Cependant on trouve quelquefois ces figures rondes remplacées par des points carrés. Depuis Constantin XII (1042-1055) jusqu'à la destruction de l'empire grec par les croisés (1204) on ne trouve plus que les carreaux frettés. A toutes les époques, depuis l'origine de ce genre de dessin jusqu'à la prise de Constantinople par les Latins, on trouve les carreaux tantôt réellement carrés, tantôt sous forme de losanges : nous donnons, figures 2 et 3, des exemples de ces deux dispositions.

Maintenant, demandons-nous quelle est la signification de ces carreaux. J'ai admis plus haut comme une chose incontestable que c'étaient des ornements de la pourpre impériale, que d'accidentels et accessoires qu'ils étaient d'abord, ils sont devenus, par l'habitude, typiques et essentiels et que c'est de cette façon, en quelque sorte réglementaire, d'agrémenter la pourpre à la cour de Constantinople qu'est dérivée une pratique semblable chez les croisés et ensuite dans tout l'Occident. Je dois dire qu'on m'a contesté tout cela.

Quelques amis auxquels j'ai exposé mes vues avant d'en entretenir le public, m'ont fait deux objections : l'un, pour m'engager à me défier de la corrélation que je croyais apercevoir entre les ornements conventionnels de la pourpre byzantine et la manière dont on blasonnait parfois le gueules au moyen âge, m'a dit que si cette idée était juste elle aurait certainement été comprise, ou tout au moins entrevue, avant moi par l'un ou l'autre des nombreux savants qui se sont occupés de ces questions et que dans un sujet qui a été déjà creusé par tant de gens de tous les pays et de toutes les époques, il n'y a plus rien d'important à découvrir. J'avoue que ce raisonnement m'a beaucoup frappé et que je me suis demandé si je n'étais pas le jouet d'une illusion. C'est ce qui m'a empêché pendant plusieurs années de rien publier sur cette question. Pourtant, je me suis dit que la science moderne ne doit pas trop s'enorgueillir, que bien des chapitres de la numismatique ancienne ne sont rien moins que ter-

minés et que, par exemple, l'on ne sait pas encore au juste ce que valaient les bronzes romains impériaux. L'heureux chercheur qui réussira à porter l'ordre et la lumière dans ce chaos ne pourra-t-il pas se vanter d'avoir fait une découverte capitale, infiniment plus importante que celle que je crois avoir faite ?

Une autre personne m'a dit que ce que je prenais pour des robes d'étoffe pouvait fort bien n'être pas autre chose que des armures de métal renforcées par places de bandes, aussi de métal, et de gros clous à têtes rondes. J'ai étudié à nouveau les pièces pour tenir compte de cette objection et je crois pouvoir y répondre victorieusement ; la longueur même de ces vêtements qui entourent à la fois les deux jambes et vont souvent jusqu'aux malléoles, les plis qu'on y voit, les pans relevés par les mouvements des membres, tout enfin exclut l'idée d'une armure métallique. En outre mon savant ami, M. Eug. Demole, auquel j'ai fait part des objections qu'on avait faites à ma théorie et des doutes qu'elles avaient fait naître dans mon esprit, m'a corroboré dans mon idée que quand on voit des femmes, comme c'est souvent le cas sur les monnaies byzantines, couvertes de ce que les auteurs appellent la robe à carreaux, ce doit bien être une robe d'étoffe et non une cuirasse. On voit par exemple sur un sou d'or¹ le petit empereur Michel III (celui qui fut surnommé plus tard l'ivrogne) âgé de six ans, en robe à plis, tandis que sa sœur aînée Thécla et sa mère Théodora, qui exerçaient le pouvoir, sont en robes à carreaux ; c'est aussi le costume que porte constamment l'impératrice Irène soit quand elle est seule, soit quand elle est accompagnée de son fils Constantin VI, etc.

Il y a plus. M. Demole m'a fourni un argument que je trouve extrêmement remarquable et dont je ne m'étais pas avisé : sous Jean I Zimiscès (969-975) les monnaies montrent le buste du Christ placé devant une croix dont les branches

¹ Sabatier, Pl. XLIV, fig 8.

sont couvertes de carreaux perlés. N'a-t-on pas voulu représenter ainsi la croix sanglante ? ou plutôt, comme la notion de royauté, d'une royauté qui n'est pas de ce monde, c'est vrai, mais enfin d'une royauté, fait partie des dogmes communs à toutes les églises chrétiennes, n'est-ce pas cette idée qu'on a voulu exprimer par les carreaux perlés, détail du costume impérial devenu par la suite des temps le signe abstrait, l'emblème du pouvoir souverain ? Pour moi, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, et c'est vraisemblablement par une association d'idées analogue qu'on en est venu plus tard à représenter la Vierge siégeant sur un trône dont le dossier est couvert de ces mêmes carreaux ¹.

Les carreaux perlés faisaient donc une partie intégrante et nécessaire de la pourpre romaine avant la fin du X^{me} siècle et pendant les deux siècles à deux siècles et demi qui suivirent jusqu'à la fin de l'empire grec.

Pour terminer brièvement cette histoire, il convient d'ajouter que ces carreaux symboliques ne disparurent pas entièrement du numéraire anonyme frappé à Constantinople par les empereurs latins, qu'ils se maintinrent dans les empires de Nicée, de Thessalonique et de Trébizonde ², et qu'après la rentrée des empereurs grecs dans leur ancienne capitale (1261) nous les retrouvons sur la robe de ces souverains jusqu'au règne de Jean V Paléologue (1341-1391) inclusivement. Après lui on ne voit plus les carreaux perlés : sous les deux derniers empereurs chrétiens qui ont frappé à Constantinople, Manuel II et Jean VIII ³, la monnaie change d'aspect : par suite de l'influence latine, on y voit des croix cantonnées de besants comme sur nos deniers du moyen âge, la formule : par la grâce de Dieu, les deux légendes concentriques des gros tournois, etc., et les empereurs y sont représentés en tenue de guerre.

¹ Sur un sou d'or concave de Michel VIII Paléologue (1261-1282). Voir Sabatier, Pl. LIX, fig. 7.

² A Trébizonde jusqu'au milieu du XIV^{me} siècle.

³ On sait que Constantin XI Paléologue, dernier empereur d'Occident, tué en 1453 à la prise de Constantinople par Mahomet II, ne nous a pas laissé de monnaies.

Cela dit, revenons un peu en arrière. Les croisades avaient mis aux prises deux civilisations très différentes, celle de l'Occident, plus forte, celle de l'Orient, plus raffinée et plus brillante ; il en résulta des emprunts de l'une à l'autre. Nous venons de voir l'influence exercée par l'Occident sur l'Orient à propos de monnaies. Les transformations que fit subir aux Latins leur contact avec les Musulmans et avec les Grecs sont beaucoup plus nombreuses et plus importantes ; je n'ai pas à résumer ici, même à grands traits, cette histoire qui est connue de tout homme cultivé : je me borne à un seul point. Parmi les habitudes de luxe et d'apparat que les princes croisés contractèrent dans leurs états de la Palestine, de la Syrie, etc., il faut noter celle de faire porter devant eux dans les cérémonies leurs écus couverts de figures telles que des aigles et des lions. C'est l'origine des armoiries. Le premier exemple de ce genre dont l'histoire fasse mention est du fait de Baudouin II, comte d'Edesse (1100-1118) et il paraît que cette innovation trouva promptement faveur auprès des autres souverains occidentaux puisque dès la fin du siècle on la trouve florissante en France d'où elle se répandit dans le reste de l'Europe.

N'est-ce pas à ce moment-là que l'on doit placer l'origine de l'habitude de couvrir les écus de métaux précieux, de fourrures et aussi d'étoffes de couleur, entre autres de pourpre rehaussée, comme cela se pratiquait en Orient, d'ornements à carreaux ? Je le pense, car rien n'est plus naturel et plus probable et cela explique ce que nous voyons par la suite : le gueules représenté sur les sceaux et sur les monnaies de l'Europe occidentale par des lignes croisées de manière à former des carreaux, avec ou sans perles dans les intervalles.

Seulement, je crois devoir répéter ce que j'ai dit plus haut : on se tromperait beaucoup en pensant que cette manière de blasonner le gueules fut adoptée par tous les souverains qui frappaient monnaie ou seulement par le plus grand nombre d'entre eux. Pourquoi ce procédé était-il en usage dans cer-

tains pays et pourquoi pas dans d'autres ? Pourquoi ayant été adopté dans un état y fut-il abandonné par la suite ? et pourquoi en revanche ailleurs où l'on s'en était passé pendant des siècles l'adopta-t-on tardivement ? Je ne sais, mais je constate qu'il s'est passé quelque chose de tout à fait semblable dans les temps modernes pour le système de hachures qui est à présent d'un usage universel : dans beaucoup de pays on ne s'y est mis que très tard ¹.

Maintenant, après avoir expliqué la genèse du procédé qui consiste à représenter le gueules par des carreaux perlés, il ne me reste plus pour terminer cette étude qu'à signaler en quelques mots les dégénérescences qu'a subies ce type au moyen âge et dans les temps modernes : car c'est une chose digne de remarque qu'il en est resté quelque chose jusqu'à l'époque contemporaine.

C'étaient donc à l'origine, du temps de l'empire de Byzance, des carreaux perlés rangés en lignes perpendiculaires (fig. 2) ou obliques (fig. 3); nous retrouvons ces deux dispositions en Occident, la première par exemple à Ulm, au commencement du XV^me siècle, (figure 6) et à Soleure à la fin de ce siècle (fig. 5 *a* et 5 *b*).

Le changement le plus fréquent apporté à ce dessin consiste dans la suppression des perles : on en trouve un exemple à la figure 8 sur une pièce de Guillaume de Challant, évêque de Lausanne (1406-1431); ce dessin se voit couramment sur les pièces du Montferrat jusqu'au commencement du XVI^me siècle, sur celles de Lubeck jusqu'au milieu du XVIII^me et dans une foule d'autres endroits : nous le retrouvons encore de nos jours sur une monnaie de cuivre de Wismar (fig. 11) la dernière ² qui ait été frappée en cette ville. C'est ainsi que la chaîne qui commence à Rome sous Trébonien Galle, au milieu du III^me siècle, se déroule à travers les âges, reliant la fin de l'antiquité, le moyen âge et les temps

¹ Par exemple à Berne.

² La dernière ou à peu près : d'après Leitzmann (*Wegweiser auf dem Gebiete der deutschen Münzkunde*. Weissensee, 1869, page 368), il en a encore été frappé en 1854.

modernes, et que nous en trouvons le dernier anneau de notre vivant à Wismar dans le grand-duché de Mecklembourg-Schwerin !

Une autre simplification des carreaux perlés a été nécessitée par l'exiguité de l'espace disponible sur la pièce de Sicile reproduite à notre figure 9 : les pals d'Aragon sont couverts de lignes dont beaucoup ne s'entre-croisent même pas.

Enfin, sur une pièce de Montfort de la fin du XVI^me siècle, (fig. 10), les lignes diagonales, au lieu d'être saillantes, sont tracées en creux, laissant entre elles des rangées de petits carrés en relief.

Explication de la planche.

1. Médaillon de bronze de Trébonien Galle, d'après Cohen, tome V, page 250, numéro 109. Au revers les quatre saisons. Cette pièce, estimée 400 francs, faisait partie du médaillier de France. Elle n'existe plus, ayant disparu lors du vol exécrable commis en 1832.

2. Pièce de cuivre (follis ?) de Basile I le Macédonien (867-886). Avers : l'empereur entre ses deux fils, Léon et Constantin.

‡ LEON . BASIL . CONST . AUGG ' .

Revers : en cinq lignes : BASIL — CONSTAN — T. S.
LEON . EN — ΘΘ . BASILS — ROMEON

Légendes en langue grecque écrite en caractères latins mélangés de grec. Ma collection.

3. Pièce de cuivre de Constantin X Porphyrogénète (913-959) avec sa mère Zoé Carbonopsine (913-919).

Avers : l'empereur, âgé de 7 à 13 ans, ayant sa mère à sa gauche ; ils tiennent ensemble une longue croix grecque.

‡ CONSTANT . CE . ZOH . B .

Revers : en cinq lignes : CONS — TANTINO — CE .
ZOH . BA — SILIS . RO — MEON

Légendes grecques en caractères latins et grecs. Ma collection.

4. Monnaie de cuivre anonyme attribuée pour de bonnes raisons à Jean I Zimiscès.

Avers : Buste diadémé du Christ, devant la croix, tenant les Evangiles.

† EMM(A)NOVHA

A gauche et à droite : IC XC

Revers en quatre lignes : IHSVS — XRISTUS — BASI-
LEUS — BASILE

Même mélange de grec et de latin qu'aux deux pièces précédentes. Ma collection.

5 *a* et 5 *b*. Plapparts de 24 heller de Soleure de la fin du XV^{me} siècle ou des premières années du XVI^{me}, ne différant entre eux que parce que le quadrillage est plus serré sur le premier que sur le second. Ma collection.

6. Gros de Prague, de Wenceslas III (1305-1306).

Avers : couronne.

Légende intérieure : WENCESLAVS TERCIVS

Légende extérieure : DEI GRATIA REX BOEMIE

Revers : lion de Bohême, très effacé, ainsi que les légendes des deux faces, couvert en grande partie de la contre-marque d'Ulm.

(GROSSI PRA)GENSES

D'après Beyschlag¹ cette contre-marque (Kreditstempel) a été apposée aux environs de l'an 1429. Ma collection.

7 *a* et 7 *b*. Deux variétés différant aussi par la ponctuation de l'autre face, de la pièce de 2 kreuzer d'Ulm, de 1624. Sur la première le gueules est représenté par des carreaux perlés, sur la seconde par un dessin de fantaisie mais analogue. Ma collection.

Actuellement la ville d'Ulm porte coupé de sable sur argent ; je n'ai pas pu découvrir quand et pourquoi elle a changé le premier émail : sur une pièce de 1767 je trouve encore le gueules, blasonné à la moderne, sur une pièce de 1773 le sable.

¹ Versuch einer Münzgeschichte Augsburgs in dem Mittelalter, etc., Stuttgart et Tübingen, 1835, page 46.

8. Pièce de billon de Guillaume de Challant. Pas plus que Morel-Fatio qui l'a décrite je ne saurais dire si c'est un fort ou un denier. Ma collection.

9. Pièce d'argent de Pierre I, comme roi d'Aragon Pierre III, appelé au trône de Sicile en 1282, après les vèpres, avec son second fils Jacques I. Mort en 1285.

Avers: Ecu aux quatre pals d'Aragon.

† P : DEI GRA(: ARA)GON & SICIL' REX :

Revers: Aigle de Sicile couronnée.

† IA : DEI : GRA : ARAGON : SICIL' REX :

Ma collection. Malheureusement le dessin n'a pas très bien réussi: on ne distingue pas le croisement des lignes ¹.

10. Gros, soit pièce de 3 kreuzer, d'Ulrich, comte de Montfort, 1568. Collection de M. Paul Strœhlin.

Au commencement du siècle suivant on trouve de nouveau les carreaux perlés sur le gonfanon de Montfort.

11. Pièce municipale de 3 pfennig de Wismar, de 1840. Ma collection.

On ignore généralement dans le public, et beaucoup de numismates ne le savent pas non plus, que du temps de la Confédération germanique créée par les traités de 1815 et détruite par les événements de 1866, quatre communautés ou princes qui n'étaient pas souverains avaient conservé le droit de battre monnaie: c'étaient l'archevêque d'Olmütz en Autriche, le comte de Stolberg en Prusse et les villes de Rostock et de Wismar en Mecklembourg.

25 mai 1891.

D^r LADÉ.

¹ L'artiste qui a dessiné cette planche, M. van Muyden, ne m'en voudra pas si je relève cette très légère imperfection; malgré cela je me plais à dire qu'il s'est tiré de ce travail difficile d'une manière très remarquable.



1.



2.



3.



4



5^a



5^b



6



7^a



7^b



8.



9



10.



11.